Document generated on 04/16/2024 1:05 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

En couverture

Number 259, March–April 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58865ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(2009). En couverture. *Séquences*, (259), 34–37.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

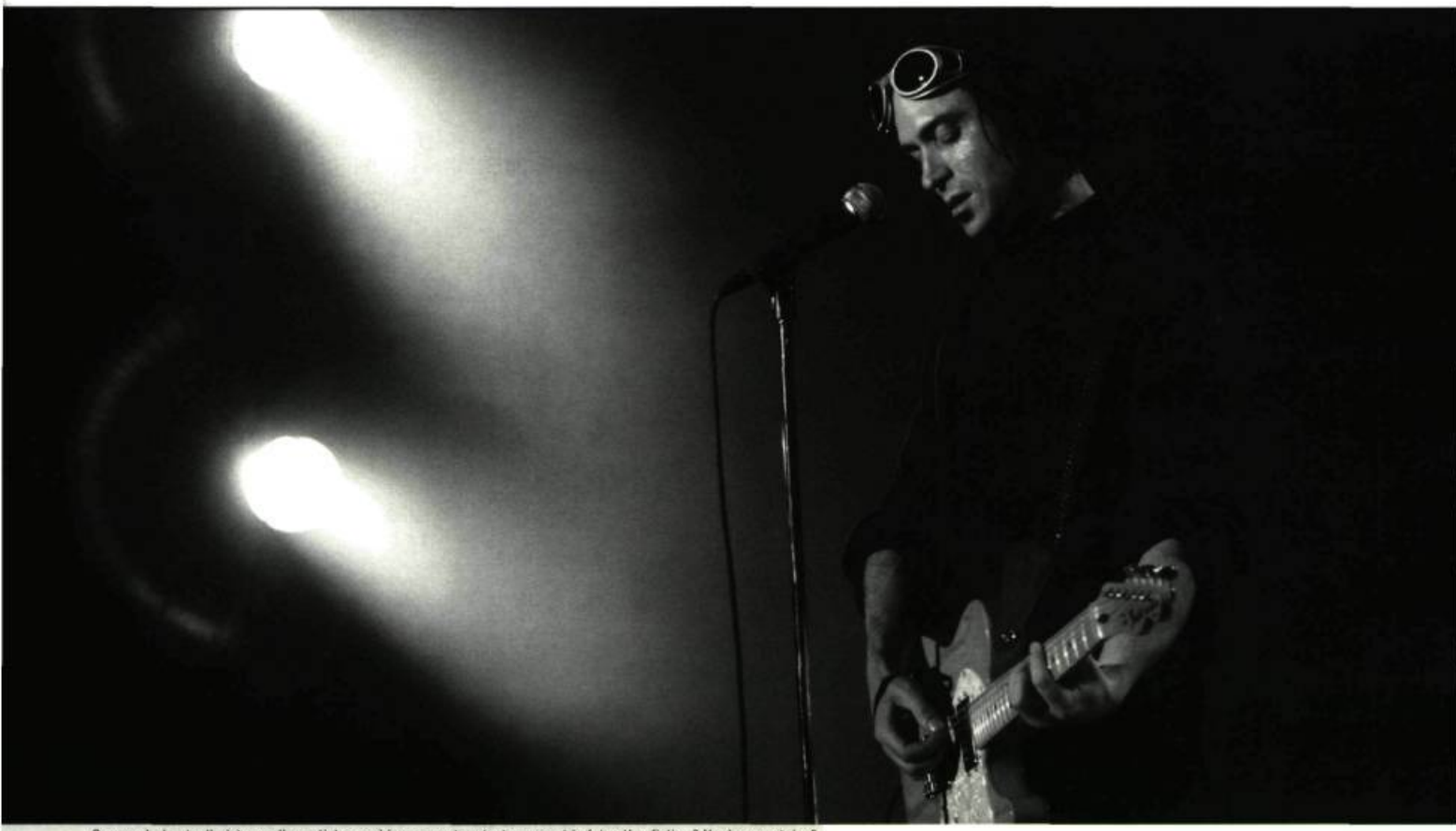
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jean-Philippe Duval

« Le cinéma est un lieu d'expression très personnel. Chacun a son Dédé Fortin. Au fond, le mien est un personnage très *ducharmien* ».



Comment aborder l'existence d'un artiste aussi immense et surtout comment le faire. Une fiction ? Un documentaire ?

*Pour son deuxième long métrage de fiction, le réalisateur Jean-Philippe Duval (**Matroni et moi**) s'est attaqué à gros. Le défi, raconter la vie de l'icône de la chanson Dédé Fortin. Entre un passé tumultueux et un présent où l'angoisse a pris sa place, **Dédé, à travers les brumes** raconte les aléas d'un créateur hors du commun.* Séquences *a rencontré le cinéaste. Critique du film au prochain numéro*

ISMAËL HOUDASSINE

***Dédé, à travers les brumes* est votre deuxième œuvre de fiction cinématographique, vous alternez constamment entre le documentaire et la fiction. Comment en êtes-vous venu à faire du cinéma ?**

Tout a commencé avec **La Nuit américaine** de François Truffaut. Cette œuvre a vraiment été un véritable déclencheur quant à ma vocation de devenir réalisateur. C'était au cégep et je me souviens d'avoir assisté à la projection du film en classe. À l'époque, il n'y avait pas encore la vidéo. On présentait les films en 16 mm avec en bruit de fond le moteur du projecteur. J'étais un étudiant en science de la santé. Dans mon esprit, c'était évident que je m'en allais en biologie. J'aimais beaucoup la nature. Alors, quand j'ai vu **La Nuit américaine**, j'ai vraiment vécu un coup de cœur. J'étais complètement séduit par cet univers. J'ai commencé avec Stéphane Thibault — devenu réalisateur lui aussi — à faire des vidéos avec les premières caméras portatives qui faisaient alors leur apparition. Par la suite, les choses se sont vite emballées. J'ai finalement quitté le cégep sans terminer mes études en science. Par contre, je me suis inscrit en cinéma à l'Université de Montréal.

De là est né votre amour du 7e Art...

Tout à fait. Mais je vous avouerai que ma fascination pour le cinéma, c'est aussi beaucoup d'autres choses. Cela remontre à plus loin, sans doute dans mon inconscient d'enfant. Comme mon père était un professeur de théâtre, il m'emmenait dans

tous ses spectacles. J'avais accès aux coulisses, un monde merveilleux. Mon père était un conteur fantastique. Il faisait des recherches sur les légendes québécoises. Cette envie de raconter des histoires me vient sûrement de lui. Un désir qui fait partie de mes gènes, quoi. Ce n'est pas nécessairement quelque chose dont j'avais conscience à 20 ans. Mais quand j'y réfléchis aujourd'hui, il doit bien y avoir de tout cela.

« Pas question que je fasse une œuvre opportuniste et racoleuse; il existe assez de films biographiques bâclés uniquement pour satisfaire des producteurs avides de recettes rapides ... »

Vos œuvres sont éclectiques. Outre des portraits d'écrivains, vous avez traité de nombreux sujets dans vos documentaires, qui vont de l'écologie au Cirque du Soleil, en passant par la danse et la cuisine.

Le cinéma me permet de combler une curiosité insatiable. Quand on s'intéresse à mon parcours de réalisateur, on peut voir une cohérence, même si les thèmes abordés peuvent être parfois très populaires. Mes œuvres me collent à la peau. Je peux parler de danse, de bonne bouffe et d'écrivains. Tous ces sujets me concernent d'une certaine manière. Je ne suis pas de ces réalisateurs qui font des parcours de commande. Certes, j'ai fait un peu de pub et de vidéoclip, mais à peine. J'ai eu la chance de travailler avec des gens plus âgés que moi. Un jour, j'ai fait une publicité avec Michel Brault, c'était un honneur incroyable de l'avoir comme caméraman. J'avais été également comme stagiaire dans le film avec Jean-Claude Labrecque. Je me faisais un devoir de m'entourer de gens qui avaient beaucoup d'expérience.

Des personnes qui ont su vous guider dans votre travail de réalisateur ?

Lorsque j'ai fait le documentaire *Lumière des oiseaux* sur l'écrivain Pierre Morency, j'avais constamment Perrault en tête. Je ne pense pas être dogmatique. Pour moi, le cinéma demeure certainement le médium le plus intime et le plus viscéral. Malgré les contraintes, le 7e Art reste un espace de liberté par-dessus tout. C'est un moyen d'expression unique. Depuis cinq ans, j'ai volontairement délaissé le documentaire pour me concentrer davantage sur la fiction. J'ai envie de renouer avec mes premiers films. Il existe une frénésie du métier de l'image dans la société contemporaine. Ça fascine tout le monde et les plateformes technologiques se multiplient à n'en plus finir. Il y a beaucoup d'excitation derrière ces phénomènes, mais il faut avoir quelque chose à dire. J'essaie de parler des artistes québécois comme Réjean Ducharme, Pierre Morency, et aujourd'hui Dédé Fortin. Je me rends compte que ma sensibilité de cinéaste se dirige vers ce genre d'individus. Je ne veux pas qu'on les oublie. De nos jours, tout est consommé trop vite. Le cinéma devient

Dans le film, Les Colocs au Quai des brumes

alors un outil de mémoire. Une société sans artistes est une société qui ne survit pas longtemps.

Dans notre pays, on ne valorise pas assez la culture. Le gouvernement conservateur y porte peu d'intérêt. La culture est pourtant vitale. Personnellement, je n'arrive pas à concevoir ma vie sans les arts. En tant que cinéaste, je me vois beaucoup comme un interprète, une sorte de courroie de transmission. J'ai l'impression de réaliser un acte très personnel dans tous les sujets que j'aborde.

Dédé, à travers les brumes ***raconte la vie du chanteur Dédé Fortin. D'où vous est venue l'idée de faire ce film ?***

Je dois rendre crédit au producteur Roger Frappier. Un an après la mort du chanteur, il m'a proposé de faire quelque chose sur Dédé Fortin. J'ai hésité. Ma première réaction fut de me demander comment aborder l'existence d'un artiste aussi immense et surtout comment le faire. Une fiction ? Un documentaire ? C'était flou. J'ai répondu qu'il me fallait du temps pour y réfléchir. En attendant, j'ai appris par amis interposés que Dédé avait beaucoup aimé mon premier long métrage, **Matroni et moi**. L'idée que je serais peut-être la bonne personne pour faire le film a germé lentement dans mon esprit. J'en parlais à mon entourage et l'on me prévenait de la folie du projet. En fait, plus je voyais l'objectif devenir impossible, plus j'ai eu envie de le faire. Au final, j'ai accepté le défi.

Des difficultés que vous avez réussi à surmonter à force de recherche et de temps ?

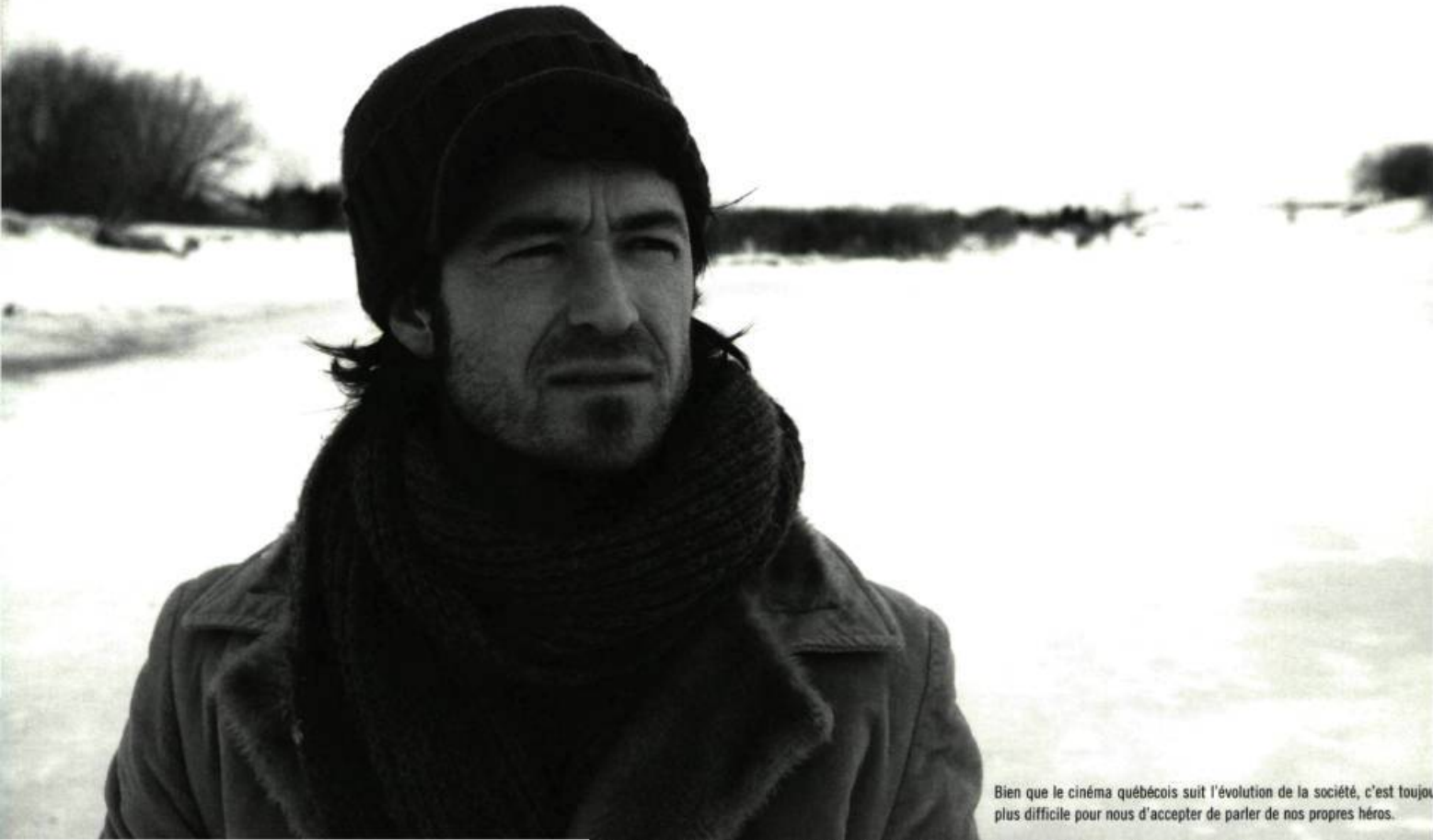
Tout d'abord, le projet semblait gigantesque. **Dédé, à travers les brumes** est une plongée dans l'histoire récente. Les personnages que l'on retrouve dans le film sont pour la

plupart encore vivants. Je pense aussi qu'il y a une autre difficulté majeure à la réalisation de ce type de film. Bien que le cinéma québécois suit l'évolution de la société, c'est toujours plus difficile pour nous d'accepter de parler de nos propres héros. Ce n'est pas un hasard si les films **Polytechnique** de Denis Villeneuve et **Dédé, à travers les brumes** sortent presque en même temps. Les Américains et les Européens n'ont aucune difficulté à le faire. Pour nous, cela prend plus de temps. Chaque génération doit accomplir son travail afin de s'approprier qui l'on est. Le réalisateur Denis Arcand a observé la société en scrutant ses contemporains. Il ne faut pas avoir peur de s'attaquer à des personnages qui peuvent sembler intimidants. Il fallait également que je trouve les vraies raisons pour réaliser le film. Pas question que je fasse une œuvre opportuniste et racoleuse; il existe assez de films biographiques bâclés uniquement pour satisfaire des producteurs avides de recettes rapides. C'est en rencontrant la famille, les amis, les ex-blondes, le gérant et les gens très proches que j'ai compris que Dédé Fortin et moi avions beaucoup de points en comment. Comme lui, j'ai étudié à l'Université de Montréal. Il adorait le cinéma. Au départ, il voulait devenir cinéaste. C'est après que la musique a pris le pas grâce à ses talents. J'ai eu la chance d'avoir accès à des documents intimes. Des manuscrits dans lesquels il racontait ses désirs, ses projets. J'ai alors réalisé qu'on appartenait à une même communauté d'esprit. Finalement, je me suis senti à la bonne place. Je n'abordais pas le sujet comme un imposteur.

Vous pensez être resté proche du véritable Dédé Fortin ?
Le cinéma est un lieu d'expression très personnel. Chacun à son Dédé Fortin. Au fond, le mien est un personnage très *ducharmien*. Dédé était un poète romantique moderne avec une candeur d'enfant, pur, idéaliste, rêveur et éternel amoureux. Le garçon qui refuse de devenir adulte. Il le verbalisait lui-même quelques mois avant sa mort. « J'ai refusé de vieillir », s'amusait-il à dire. Selon lui, vieillir signifiait faire des deuils, renoncer. Comme c'était un être entier et intransigeant, cette perspective le terrorisait. C'est cela que j'ai voulu montrer dans mon film. Un message somme toute assez universel. Des peurs qui nous concernent tous.

« Dédé était un visionnaire. À la fin des années 80, il a senti les transformations qui arrivaient au Québec, s'ouvrant sur le monde ... »

Pourquoi n'avoir pas choisi de tourner un documentaire ?
Si j'ai choisi la fiction et pas le documentaire, c'est que je voulais aller ailleurs. Bien entendu, j'ai respecté les grands faits marquants de l'évolution du personnage, mais les scènes sont des contractions à la fois d'informations que j'ai collectées et à la fois d'éléments de ma vision personnelle. J'ai gardé une ligne directrice, celle de montrer l'enfant qui



Bien que le cinéma québécois suit l'évolution de la société, c'est toujou
plus difficile pour nous d'accepter de parler de nos propres héros.

aime être un enfant et l'enfant qui refuse de vieillir. Je ne voulais pas non plus réaliser un film de groupe. J'ai mis l'emphase sur l'intérieur de Dédé. Sa passion amoureuse, comment l'amour était au cœur de sa création. Sans les femmes il n'y avait pas de création possible pour lui et le récit a été construit de cette façon-là. La trame n'est pas linéaire comme dans une biographie standard, mais plutôt morcelée.

« Ce que j'aime dans le cinéma, c'est qu'il nous permet de guérir des plaies et d'aborder des deuils collectifs; c'est sa plus grande force ... »

Votre film répond-il aux raisons qui ont poussé Dédé à se suicider ?

C'était très important pour moi de ne pas articuler le récit pour expliquer les causes du suicide d'un chanteur populaire. Oui, je souligne des faits marquants qui, d'après moi, expliquent en partie qui il était. Il faut savoir que le suicide est complexe. Il y a tellement d'éléments qui entrent en jeu. On sait que la mère de Dédé était dépressive. Il a vécu beaucoup de deuils dans sa vie. Il existe des sources possibles, mais le film ne raconte pas les causes. J'ai d'abord voulu montrer un artiste et ce qu'il représentait pour les Québécois, en mettant en lumière la richesse de son talent. Je pense qu'une des forces du film réside dans la révélation des textes de ses chansons. Je voulais également faire redécouvrir Dédé. Sa musique est très festive et très dynamique, mais on oublie trop souvent le sens profond des paroles. C'était une personne lucide dont les textes étaient parfois assez sombres et graves. Le petit Dédé qui vivait sur le Plateau Mont-Royal avec un père alcoolique n'est jamais loin de son répertoire.

Le choix des acteurs est également une des forces de votre long métrage.

Quel acteur serait à la hauteur pour jouer un personnage comme Dédé Fortin ? Voilà une des questions les plus angoissantes auxquelles j'ai dû faire face au début du projet. J'ai tout de suite pensé à Sébastien Ricard des Loco Locass. Pas seulement parce qu'il ressemble, assez étonnamment d'ailleurs, à Dédé Fortin, mais surtout pour ses talents d'acteur. Au début, il a refusé le rôle. Il était très méfiant. Il ne me connaissait pas. On a parlé ensemble et il a vu que ce n'était pas un projet commercial. Il faut dire qu'on a bénéficié de conditions de réalisation exceptionnelles. Lorsque je sens que j'ai entre les mains un sujet qui a de la chair, j'ai besoin de temps. Mon plus gros travail, c'était de pouvoir créer une synergie de groupe. C'est là-dessus que je me suis concentré. Il fallait donc trouver les bonnes personnes. Je voulais recréer ce que Dédé lui-même avait fait avec son groupe, les Colocs. J'ai tenu mordicus à avoir un acteur qui vienne de Belgique, un autre de France. C'était très important qu'on ressente cette énergie. Si le spectateur décèle une vérité à l'écran, c'est dû à une réelle complicité entre les acteurs. Et puis, Dédé était un visionnaire. À la fin des années 80, il a senti les transformations qui arrivaient au Québec, s'ouvrant sur le monde. Le brassage multiethnique, le fait français. Dédé ramenait des personnes de partout tout en restant très indépendantiste.

Sans les femmes il n'y avait pas de création possible pour lui et le récit a été construit de cette façon-là

À quel accueil vous attendez-vous, à la sortie de Dédé, à travers les brumes ?

Je laisse le public découvrir le long métrage. En ce qui me concerne, je suis content d'avoir réalisé ce film. J'ai réussi à tenir le cap malgré les difficultés. Vous savez, être cinéaste reste un métier compliqué. Il y a tellement de ficelles. Il existe des génies précoces qui font des chefs-d'œuvre en un film et d'autres qui doivent se construire film après film. Le grand public est focalisé sur la télévision et le vedettariat, mais les Québécois généralement soutiennent leurs acteurs. Le cinéma québécois reste vivant. Dédé Fortin était un artiste qu'on aimait énormément. On n'a pas compris pourquoi il s'est enlevé la vie aussi brutalement. Ce que j'aime dans le cinéma, c'est qu'il nous permet de guérir des plaies et d'aborder des deuils collectifs; c'est sa plus grande force. Avec **Dédé, à travers les brumes**, j'espère avoir répondu aux attentes.